

AUGUSTIN COURNOT



SOUVENIRS... MORCEAUX CHOISIS

GRAY-ARC HIER ET AUJOURD'HUI

Claude JANNIOT



Nous sommes ici devant l'ancien collège de Gray, fondé par les jésuites au milieu du XVII^e siècle. Derrière ces murs de 1809 à 1816, tout comme quelques jeunes graylois issus de famille dites bourgeoises, le jeune Antoine Augustin Cournot recevra les premiers rudiments du savoir.

Dans l'étude qui va suivre je vous propose de faire plus ample connaissance avec ce graylois, qui tout au long de sa carrière de serviteur de l'état, sera amené à composer avec les acteurs des bouleversements de notre histoire. Nous voyagerons ainsi de la fin du premier empire, à la 3^eme république en passant par la restauration, les révolutions de 1830, 1848 et le second empire.

Parallèlement à sa carrière de haut fonctionnaire, Cournot étudiera toute sa vie et publiera de nombreux traités de mathématiques et de philosophie qui lui assureront une certaine renommée, justifiant largement le fait qu'aujourd'hui le collège rénové, agrandi, devenu Lycée, porte le nom de cet illustre graylois.

1) FAMILLE COURNOT LES ORIGINES.

Les recherches généalogiques, entreprises par un des oncles de Cournot, attestent que depuis les temps immémoriaux ses aïeux d'origine paysanne avaient fait souche dans la petite localité de Santans, située non loin de la ville de Dole dans le département du Jura. Le premier à sortir vraiment de cette modeste condition fût son grand père Claude Agapite.

Parti avec les milices de la province pour la campagne de 1743, qui se termina par la maladie et la très passagère conversion de Louis XV, il se convertit, lui, à la bazoche, troquant ainsi, par nécessité, la condition de paysan contre celle de bourgeois : car il se procura effectivement auprès du *vicomte Mayeur* de la petite ville de Gray, où il était venu se fixer, et où il prit à la fois en 1745, une femme et une étude de notaire

Devenu notaire royal, Claude Agapite Cournot installa son étude rue Malcouverte dans une maison visible encore aujourd'hui, sur laquelle une plaque rappelle leur filiation.



Les revenus des notaires étant avant la révolution composés différemment, Claude Agapite Cournot et son épouse Marguerite Josèphe Couchet vivrons modestement.

avocats, procureurs, notaires vivaient tant bien que mal d'honoraires dont la modicité paraîtrait aujourd'hui fabuleuse. Combien de fois n'ai-je pas entendu dire que mon grand-père, notaire fort occupé, tirait bon an mal an de son étude la somme de *huit cents livres* !

Le train de vie du couple fut également réduit du fait que Claude et Marguerite devaient élever une famille nombreuse. Sur les quatorze accouchements recensés à l'état civil de Gray, une dizaine d'enfants atteindront l'âge adulte.

J'ai dit que mon grand-père avait laborieusement élevé une famille de dix enfants, huit garçons et deux filles, restées filles toute leur vie. Deux des garçons se firent prêtres, et des six autres, trois seulement eurent une famille à leur tour.

Le père de notre futur savant fut le neuvième enfant à naître au sein du couple, nous étions le quatorze octobre 1760. IL était le cinquième garçon survivant et il reçu en baptême les mêmes prénoms que son père. Loin d'être l'aîné des enfants, Claude Agapite Cournot junior ne sera pas directement concerné par le travail à l'étude notarial. Toutefois il reçu une bonne éducation, fréquenta le collège, et deviendra négociant à Gray. Négociant, un terme vague, dans ses mémoires Augustin Cournot, n'aborde pas le sujet, d'ailleurs il ne citera que très rarement ses parents....

2) NAISSANCE D'AUGUSTIN COURNOT

Dans sa grande majorité, la famille d'Augustin Cournot était plutôt conservatrice et religieuse. La révolution de 1789 ne souleva pas l'enthousiasme chez ces bourgeois de fraîche date.

La Révolution venue, je n'ai pas besoin de dire que mon oncle la jugea, la condamna dès le premier jour, et la plupart des autres membres de la famille, pleins de respect pour lui, nourris dans les mêmes idées, en firent de même. Cependant, tandis qu'ils étaient, les uns incarcérés et menacés du tribunal révolutionnaire, les autres mis chez eux en état d'arrestation, mon oncle qui, comme notaire, refusait tous les serments possibles, qui ne voulait même pas recevoir d'actes contenant des transactions sur les biens nationaux, ne fut l'objet d'aucune mesure de rigueur.

Devant tant de changements et d'incertitudes Claude Agapite Cournot junior ne se pressa point pour prendre femme et fonder une famille. IL attendra le début du consulat pour le faire.

Pour mon propre compte, je suis redevable de mon apparition dans ce monde, à la Révolution du 18 Brumaire. Quelque temps après ce grand événement, mon père, parvenu à la quarantaine¹, crut les choses assez rassises et la liberté de conscience assez assurée pour songer à prendre charge de femme et d'enfants.

C'est donc dans ces conditions qu'Antoine Augustin Cournot fut conçu et vint au monde à Gray dans une autre maison de la rue Malcouverte le 28 aout 1801.



Le concordat, organisant les relations entre la religion et l'état n'ayant été signé que quelques mois après sa naissance, Antoine Augustin Cournot sera baptisé secrètement.

j'ai encore été, à la manière des temps primitifs, baptisé en chambre, par un prêtre qui se cachait ou qui était censé se cacher, car dans la réalité on ne craignait plus l'application des lois révolutionnaires.

3) UNE EDUCATION VARIEE

Les parents du jeune Augustin laissèrent très vite, l'éducation d'Augustin entre les mains de ses deux tantes et de l'ainé de ses oncles, Claude Antoine.

Mon oncle et ses deux sœurs, célibataires comme lui, vivaient avec une vieille grand'mère. Je fus comme adopté par eux ; je devins l'un des membres de cette petite communauté où les extrêmes de l'âge se touchaient.

Le cercle dans lequel il grandi peut paraître fermé, mais dans les faits l'oncle et les tantes avaient tout trois des avis différents sur la société et les événements. Autour de la table il y avait souvent de courtois débats. Très tôt le jeune Augustin sera initié à la lecture

J'ai eu de très bonne heure une passion pour la lecture, comme par le pressentiment instinctif que je serais, de très bonne heure aussi, condamné à ne pouvoir presque plus lire. Mon oncle avait une bibliothèque assez variée, et il achetait encore des livres pour les mettre à ma disposition : livres scrupuleusement choisis et quelquefois expurgés par des ratures aux endroits un peu plus vifs.

Dans ses mémoires Cournot ne se lasse pas d'encenser, cet oncle qui lui servira de modèle durant toute son existence.

L'ainé de mes oncles, à qui je dois tout ce que je puis avoir de bon¹, était né en 1746², et venait de terminer ses études chez les Jésuites, lorsque l'ordre fut expulsé de notre province en 1764. Toute sa vie, c'est-à-dire plus de soixante ans encore, il leur resta dévoué et ne put s'ôter de l'esprit que cette grande victoire remportée par les partis parlementaire et philosophique avait été l'annonce, la cause prochaine du renversement de la religion et de la monarchie.

Il avait une lecture variée, un grand amour du travail ; ce qu'il aimait le moins, c'était le notariat ; et, pourtant, il s'y dévoua, non par intérêt personnel, mais pour aider son père à soutenir de si lourdes charges, renonçant au mariage, ne se réservant rien pour lui-même, n'ayant pas un sou en propre à l'âge de quarante ans passés, aussi austère dans sa vie privée que le plus austère janséniste, tout jésuite qu'il était de cœur. En vérité, il y a bien des saints dans le calendrier, de la sainteté desquels je suis beaucoup moins sûr ;

En 1809 Cournot entre au collège de Gray, sous la férule d'un maître de bonne réputation qui vient d'être nommé régent des classes de sixième et cinquième. IL ne l'oubliera pas non plus:

J'entends encore nous dicter de sa voix nasillarde une espèce de rudiment de sa façon, où les vieilles règles *Deus sanctus et Amo Deum* se trouvaient fondues en une règle nouvelle : *Napoleo magnus debellavit Austriacos*. C'était sa manière de célébrer Austerlitz et Wagram, dont le canon retentissait alors.

Antoine Augustin est un bon élève, il attribue les lauriers qu'il reçoit à la richesse de ses lectures.

Aux vacances de 1813, je fus récompensé de mes prix par un voyage. J'avais lu bien des voyages, à commencer par ceux de Robinson Crusoé, mais je n'étais jamais sorti de ma bourgade, et l'on ne pouvait choisir de récompense qui fût plus de mon goût. Il s'agissait de pousser jusqu'à Dijon et à Châlon-sur-Saône.

En 1816 malgré ses bons résultats scolaires, Cournot ne souhaite pas pousser ses études plus loin. IL n'ira donc pas au Lycée de Besançon passer le baccalauréat mis en place quelques années plus tôt par l'empereur qui vient d'être déchu.

Pour avoir été mis trop tôt au collège, j'en sortais à quinze ans, plus embarrassé encore du choix d'un état qu'on ne l'est d'ordinaire en quittant les bancs. Je passai à niaiser quatre ans que je ne savais comment employer, ma famille me laissant pour cela la bride sur le cou.

D'une précocité rare, il n'a même pas quinze ans, lorsqu'il fréquente le club royaliste de la ville. Dans ses mémoires il nous décrit comment la nouvelle du désastre de Waterloo fut accueillie.

Vu mes dispositions précoces pour la politique, j'avais l'honneur d'être admis dans un petit club royaliste où on lisait les journaux, et où l'on tâchait de les commenter dans l'intérêt de la cause. A notre ineffaçable honte, on y accueillait avec joie la nouvelle du désastre qui portait du premier coup la confusion et le désarroi dans le parti bonapartiste, et qui annonçait le très prochain retour du roi détrôné.

Pendant les 4 années qu'il passe à se chercher Cournot travaille quelque temps comme avoué. Bien que déscolarisé, il s'adonne aux activités annexes qui seront les moteurs de sa vie : Lire, chercher, étudier, et analyser l'avancée des sciences et des pensées.

4) REPRISE DES ETUDES

En 1820 après « quatre années à peu près perdues » l'ambitieux Augustin Cournot fait le « grand » voyage Gray Besançon pour s'informer sur les modalités d'inscription à « l'école normale ».

A cette époque, le coche faisait, une fois ou deux par semaine, le service de Gray à Besançon : on partait à la première pointe du jour pour arriver aux portes fermantes et l'on avait fait 44 kilomètres. Aussi le coche était-il réservé aux femmes, aux vieillards, aux infirmes. Les gens aisés allaient à cheval et la plupart des bourgeois allaient à pied.

Bien que non bachelier, Cournot se sent l'âme d'un professeur chercheur, se sentant plus attiré vers l'enseignement des sciences que celui du latin et de la grammaire. Pour pouvoir être admis à l'école normale dans la section sciences, il passe une année préparatoire.

Or, pour entrer à l'École normale dans la section des sciences, il fallait avoir fait ce que nous appelons un cours de mathématiques spéciales : et grâce à la piètre qualité des régents qui nous étaient donnés, je n'avais pas même fait un cours de mathématiques élémentaires .

Après une année passée au collège royal de Besançon, Cournot se soumet à l'examen de maths spéciales. Le même mois, en août 1821, un arrêté signé Cuvier, le nomme élève de l'école normale pour les sciences. Pour quelques temps encore l'école Normale n'est pas déclinée par académie, notre jeune graylois « monte » donc à Paris pour suivre sa destinée.

Après une première année dans la capitale, une ordonnance du roi, datée du 6 septembre 1822 supprime la grande école normale de Paris pour en installer une dans chaque académie. Cette évolution de l'institution ne se fait pas sans dégâts pour les parisiens, la moitié des élèves sont tout bonnement écartés de l'école avec un secours de 50 francs par mois pendant 20 mois. Cournot sera dans les rangs des relégués. Comment s'était fait le choix ? Augustin à sa petite idée...

On nous avait donné pour surveillants, bien contre le gré du directeur, quelques hommes sans instruction, tirés des rangs inférieurs de la police politique. L'un d'eux avait fait près de moi, comme nouveau venu, des ouvertures d'enrôlements que je n'avais pas goûtées. Ces braves gens avaient certainement fourni les notes sur lesquelles quelque commis avait fait le travail de classement.

Évincé de l'école normale, Cournot veut toutefois poursuivre ses études. En un an il réussit à valider avec succès les deux années de licence de mathématiques tout en suivant à la Sorbonne les cours de Laplace, Ampère, Gay-Lussac et Arago. Un autre de ses professeurs, Jean Nicolas Pierre Hachette, prête une attention toute particulière à ce brillant garçon et lui fait rencontrer quelques savants, confirmés ou en devenir, dont les noms passeront à la postérité.

M. Hachette, entre autres, donna une soirée à son honneur. Il eut l'aimable attention d'y inviter ses deux élèves, Dirichlet et moi, et de nous présenter à M. Oerstedt. On pense bien que M. Ampère faisait partie de la réunion. A ma grande surprise, M. Oerstedt s'entretint principalement avec lui de M. Cousin, de sa santé que l'on croyait fort menacée,

Rencontrer Oersted et Ampère renforce Cournot dans ses convictions, lui aussi il sera mathématicien, chercheur...

5) AU SERVICE DU MARECHAL

Licence en poche, la soif de connaissance de Cournot se renforce. Mais il lui faut bien vivre et trouver du travail. L'opportunité d'un emploi s'offre à lui. Après avoir passé un entretien rapide il entre en 1823 au service du Maréchal Gouvion Saint-Cyr.

Dans l'été de 1823, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr cherchait un précepteur pour son fils unique, jeune enfant de huit ans, venu, comme le fils de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, après vingt ans d'une union stérile ; et en même temps il désirait trouver quelqu'un avec qui il pût familièrement conférer des détails d'exécution d'une œuvre dont il avait été préoccupé dans tout le cours de sa vie active, et à laquelle il entendait consacrer les années qui lui restaient, à savoir la rédaction de ses mémoires militaires.

Cournot s'attelle à sa double tâche avec entrain, l'éducation du jeune garçon alors âgé de huit ans se passe bien, et ses rapports avec le maréchal réputé pour être taciturne sont cependant cordiaux. Qui était donc ce Maréchal ?



Laurent Gouvion naît le 13 avril 1764 à Toul, son père Jean-Baptiste est tanneur, sa mère quitte le foyer familial quand il a trois ans. Il étudie auprès d'un ecclésiastique. De 1782 à 1784, il part en Italie se perfectionner dans le dessin qui le passionne depuis l'enfance. De retour dans sa ville natale il travaille comme artiste dessinateur, puis monte à Paris peu avant la révolution. C'est à partir de ce moment que son destin bascule: Engagé volontaire le 1^{er} septembre 1792 au bataillon de chasseurs de Paris, il ajoute à son nom celui de sa mère Saint-Cyr. Il connaît une ascension fulgurante, deux mois plus tard il est capitaine (tableau ci-contre). En 1793 il devient le chef d'état-major du général Ferey né à Auvet (70). En 1794 il est promu général de Brigade, puis de division.

A partir de 1793 moment où le futur maréchal a eu une emprise sur les opérations militaires à mener, ce dernier à conserver divers documents relatifs aux opérations menées avec ses troupes. Prenant pour base cette mine d'information et sa bonne mémoire, Gouvion écrit un premier jet, un second, puis s'entretient longuement avec Cournot, qui à la lumière de ces conversations peaufine le texte...

En général, ce qu'il écrivait de premier jet était irréprochable; mais à une seconde, à une troisième lecture, la crainte de n'être pas assez clair, assez explicite, multipliait les répétitions, surchargeait les phrases d'incises et de parenthèses, que je m'attachais à faire tout doucement disparaître, quand l'excès de complication n'obligeait pas à faire le sacrifice du morceau tout entier.

Comme beaucoup de ses contemporains issus des armées de la révolution et du premier empire, l'officier Gouvion était sorti du rang sans être passé par une école militaire. Cette non-instruction théorique ne l'empêchait pas de se distinguer et d'obtenir succès et avancement, parfois à son grand étonnement.

Un jour qu'il me parlait de sa première affaire, celle de Berstheim, gagnée en 1793 contre le corps de Condé, sa physionomie si grave prit un feu inaccoutumé : « Est-ce qu'il ne vous semble pas, me dit-il, qu'il y a quelque intérêt à ce que la postérité sache comment un homme du peuple, un homme de rien a pu vaincre le dernier des Condé »?

6) AU SERVICE DU MARECHAL suite

La rédaction des mémoires du maréchal amène Cournot à côtoyer quelques hauts gradés venus rendre visite à leur homologue pour évoquer leurs batailles passées, les événements politiques du moment, la révolution de 1830 qui couve... Ainsi Cournot rencontre au domicile du maréchal, les généraux Lamarque, Foy, Douzelot...

Reprenons maintenant la suite du parcours de Gouvion, qui pour ne pas être confondu avec un général homonyme, ajoute à son patronyme celui de sa mère, née Saint Cyr.



A l'avènement de Bonaparte Gouvion, ne veut pas se mêler de politique, il refuse que ses soldats prêtent serment au nouveau gouvernement consulaire. En froid avec son supérieur il demande un congé. IL est replacé dans divers poste administratifs, il sera notamment ambassadeur à Madrid.

Toutefois, plus à l'aise sur le terrain que dans les salons, il fait son retour sur les champs de bataille à la faveur d'une nomination en qualité de colonel général des cuirassiers en 1804.

Par la suite il sera Commandant en chef du camp de Boulogne en 1806, il passe en Espagne où il remporte une série de victoires à la tête de l'armée de Catalogne.

Il prend ensuite la tête du 6^e corps de la Grande Armée pendant la campagne de Russie, où il obtient son bâton de maréchal pour sa victoire de Polotsk en 1812.

Il sert lors de la campagne d'Allemagne et est fait prisonnier lors de la capitulation de Dresde (novembre 1813). IL ne rentre en France qu'en juin 1814. A peine remis de sa captivité, il reste passif durant les Cent-Jours.

Pendant la restauration entre 1815 et 1819 le maréchal occupe par deux fois au gré des changements de gouvernement le poste de ministre de la guerre, puis celui de ministre de la marine et des colonies. Ensuite il se retire progressivement de la vie publique d'abord à Paris, puis dans sa campagne de Villiers la Garenne mais aussi dans son château des Reverseaux en Eure et Loire.

Dans ses divers lieux, le maréchal reçoit ses amis : anciens, nouveaux ou futurs ministres. Lors de ses visites, Cournot écoute et retient beaucoup...

Après presque six ans de collaboration, le fruit du travail entre Gouvion et Cournot devient concret pour le grand public, les quatre volumes de « Mémoires sur les campagnes de l'armée du Rhin et de Rhin et Moselle, de 1792 à la paix de Campo Formio 1797 » sont édités. Le maréchal n'aura pas le loisir de tenir entre ses mains un exemplaire de la suite de ces mémoires, il meurt des suites d'une apoplexie le 17 mars 1830. Fidèle à ses engagements Cournot, restera au service du jeune Gouvion Saint Cyr afin de faire paraître en 1831 les suites et fin des mémoires de son illustre employeur.

En 1831, les quatre derniers volumes, que le Maréchal avait laissés inédits, parurent par mes soins :

Les mémoires du maréchal de Saint-Cyr ont obtenu depuis trente ans le succès d'estime qu'ils comportaient, et ne pourront manquer d'être consultés toutes les fois qu'on voudra sérieusement s'occuper de l'histoire de ces temps si remarquables.

La parution des mémoires du Maréchal coïncidant avec la fin de l'apprentissage de son élève, Cournot se trouve de fait libéré d'obligation avec la famille Gouvion Saint-Cyr. Au cours de ces dix années, notre Haut-Saônois chercheur infatigable, ne se sera pas contenté de servir, malgré ses obligations il aura trouvé le temps d'étudier pour être titré « Docteur es sciences » en mécanique et publier en 1829 un « Mémoire sur le mouvement d'un corps rigide, soutenu par un plan fixe », et « De la figure des corps célestes ».

MÉMOIRE

SUR LE MOUVEMENT D'UN CORPS RIGIDE,

SOUTENU PAR UN PLAN FIXE;

PAR A. A. COURNOT,

7) LA REVOLUTION DE 1830

Revenons maintenant sur les évènements qui secouèrent le pays juste avant et après la mort du Maréchal. Bien que retiré des affaires du pays depuis longtemps, dès 1829, Gouvion à l'intuition que la crise politique qui perdure n'annonce rien de bon, il fait part de ses craintes à Cournot.

« IL me répétait toujours que la révolution qui s'approchait serait plus terrible que la première »

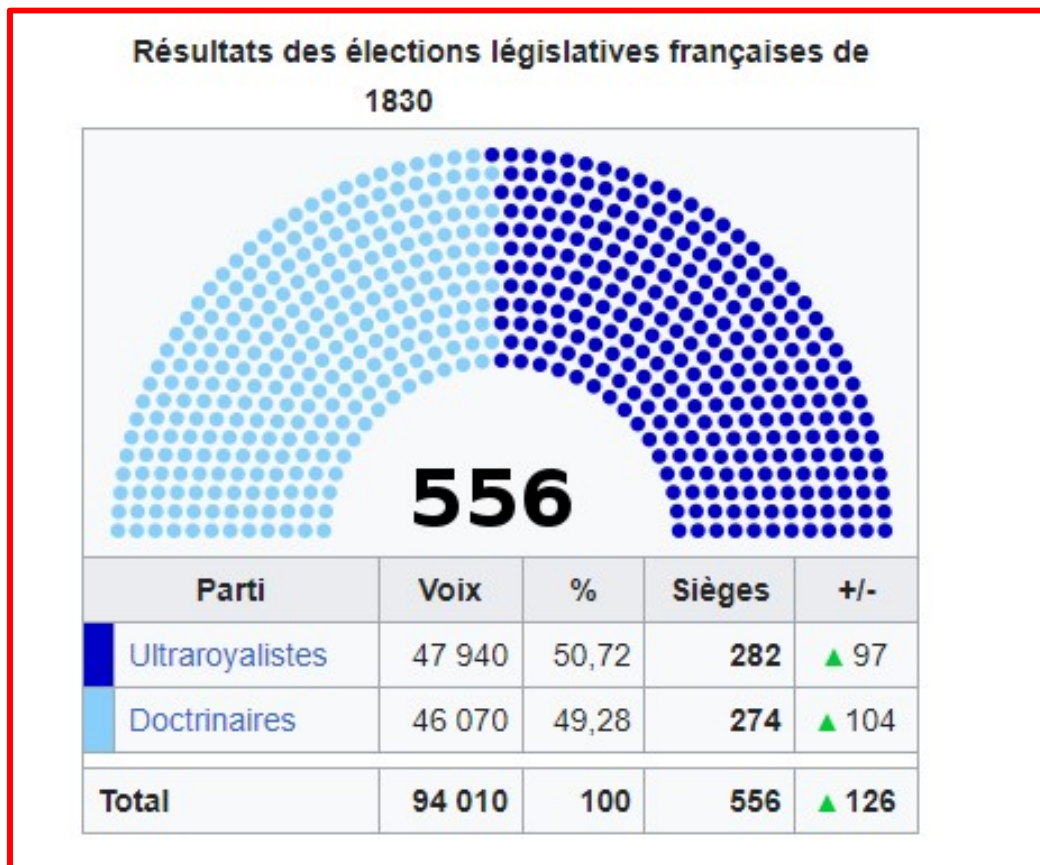
Respectueux avec son employeur, mais homme de libre parole
Augustin rétorque:

« Mais, lui disais-je, considérez donc qu'il n'y aura plus de noblesse à abattre, d'Église à dépouiller, de biens nationaux à dépecer, rien de ce qui a pu exciter tant de convoitises, soulever tant d'amours-propres, enflammer tant de passions.

Plus le roi Charles X avance en âge, moins il supporte la charte constitutionnelle établie au début de la restauration des Bourbons sur le trône de France. IL espère imposer une monarchie absolue. C'est ainsi que, quelques propos privés du souverain sur ce sujet, parviennent aux oreilles de notre Graylois par l'entremise de M. De Joncourt, un proche du ministre Portalis et du Maréchal Gouvion.

Il disait un jour à M. Portalis, alors Garde des Sceaux : « Les Français ont voulu avoir une charte; on leur en a donné une, et je ne songe pas à la leur ôter; mais enfin cette charte... ne peut pas m'empêcher de faire ma volonté ».

La veille de la mort du Maréchal, le 16 mars, deux cent vingt et un députés votent la défiance au gouvernement du prince de Polignac. Dès lors les événements s'accélèrent. Le 16 mai réagissant à la grogne, Charles X agacé dissout l'assemblée. Ce coup de poker est un échec, à l'issue des élections, le 19 juillet, l'opposition sort renforcée.



Les mains liées par une très faible majorité de seulement huit sièges, le roi décide d'utiliser abusivement à ses fins, l'article 14 de la chartre constitutionnelle qui stipule que si la sécurité de l'état n'est plus assurée il peut gouverner par ordonnances. Grâce à ce stratagème le roi supprime la liberté de la presse, modifie la loi électorale en diminuant le nombre d'électeurs par le biais de l'augmentation du prix du droit de vote, appelé cens. Dans la foulée il décide de dissoudre l'assemblée fraîchement élue qui n'a pas encore siégée... Ce coup de force, ressenti par la population comme un coup d'état, déclenche dans Paris trois journées d'émeute:

Depuis la proche campagne de Paris, sur les terres de la famille Gouvion à Villiers sur Garenne, Cournot se déplace auprès d'un ami, qui affirmait il y a peu que le roi ne rencontrerait pas d'opposition...

Deux jours après, comme nous entendions déjà le canon gronder dans Paris, j'allai à mon tour le voir à la Planchette. « Oh, me dit-il fort tranquillement, c'est une révolution ». Je trouvai qu'il passait d'un extrême à l'autre. Je ne savais pas encore qu'avec cette *machine à révolution* qu'on appelle Paris, les révolutions pouvaient se faire si vite.

Cette forte agitation engendre un exode à la campagne des dames de la haute bourgeoisie. La résidence des Gouvion n'échappe pas à ce phénomène:

Le 29 juillet au matin, nous vîmes arriver à Villiers Mme la maréchale Suchet avec ses enfants et Mme la duchesse Decrès, sa sœur. L'insurrection parisienne gagnait du terrain ; elle menaçait d'atteindre le faubourg Saint-Honoré, où ces dames avaient leur hôtel, et elles venaient demander à Villiers l'hospitalité.

A l'issue de ces trois jours d'émeutes connues dans l'histoire sous le nom des trois glorieuses, le destin de Charles X bascule. La répression armée ayant fait couler le sang du peuple, il est lâché par une partie de sa majorité et doit quitter le pouvoir. Les députés ayant peur malgré tout de la république, mettent sur pied une monarchie constitutionnelle, pour cela ils font appel à un parent du roi, le Duc d'Orléans qui régnera sous le nom de Louis-Philippe dans cette période de l'histoire de France que l'on appellera la Monarchie de Juillet.

8) NOMINATIONS EN PROVINCE

Les mémoires relatant les différents travaux de Cournot et quelques articles parues dans les revues spécialisées, ne sont pas passés inaperçus. Monsieur Poisson, « qui tenait alors le sceptre des mathématiques à l'université », n'avait pas caché qu'il aimerait s'attacher les services de Cournot pour le compte de l'institution.

Mais dans l'été de 1833, me trouvant enfin dégagé, je crus qu'il fallait au moins avertir M. Poisson que je me tenais à sa disposition et à celle de l'Université. Il me reçut comme la brebis égarée qui rentre au bercail, me fit immédiatement donner quelques missions temporaires, et il ne s'agissait plus que de trouver la position qu'on pouvait m'offrir.

Dans l'attente d'un poste, Cournot est employé par un libraire afin de traduire en français deux ouvrages « Le traité d'astronomie » de sir John Herschell » et le « traité de mécanique » de Lardner. L'été suivant son entrevue avec Poisson, son attente est comblée Cournot met un pied définitif dans l'instruction publique en acceptant un poste où son cours de calcul différentiel aura un grand succès à la nouvelle université des sciences de Lyon. Le séjour dans la capitale des gaules est de courte durée, durant les vacances de l'été suivant il reçoit une nouvelle affectation.

je profitais des vacances pour faire, en y rêvant, une petite excursion en Suisse, quand on me remit une dépêche ministérielle, qui courait après moi. C'était pour m'offrir le rectorat de l'Académie de Grenoble, à la condition de le cumuler avec une chaire dans la Faculté des sciences de la même ville.

Cournot n'hésite pas longtemps pour donner sa réponse au ministre de l'instruction publique M. Guizot, celui là même qui en 1833 a fait promulguer la loi, sur l'instruction primaire portant son nom, visant à rendre obligatoire le fait d'avoir une école dans chaque commune du pays. Cournot prend le chemin de Grenoble.

Je fus donc accueilli par les Dauphinois comme un homme à qui son mérite rare ou sa faveur en cour valait d'être *bombardé* recteur à 34 ans ; et dès lors toutes les difficultés s'aplanirent. Je m'aperçus bien vite que ce que l'on nomme administration ne se compose que de deux choses, de mécanisme et de bon sens : de mécanisme pour la forme et de bon sens pour le fond des affaires.

La vie de Cournot dans le Dauphiné est loin de lui déplaire, dans ses mémoires il écrira « *J'ai toujours conservé le meilleur souvenir de cette population courtoise et de cet admirable pays* ». En Isère il fréquente notamment une famille d'industriel de la manufacture de papiers peints, tissus et cotonnades du château de Vizille : Les Périer. Son seul regret étant de n'avoir point connu le plus illustre d'entre eux Casimir qui fut plusieurs fois ministre, et même président du conseil, décédé deux ans plus tôt du choléra.

En 1836, la venue de l'inspection générale est attendue au rectorat de Grenoble, ce n'est pas pour déplaire à Cournot, il se fait une joie de revoir M. Ampère.

En 1836, MM. Ampère et Matter avaient été désignés pour la tournée d'inspection générale qui comprenait dans sa circonscription l'Académie de Grenoble : mais M. Ampère mourut à Marseille, et M. Matter nous vint seul.

9) INSPECTEUR GENERAL DE L'UNIVERSITE

A la mort d'Ampère, Cournot devient temporairement l'adjoint de Matter pour les inspections, tout en conservant son rectorat. En 1838 son ouvrage « Recherches sur les principes mathématiques de la théorie des richesses » est édité. Son protecteur M. Poisson ayant intercédé en sa faveur auprès du ministre De Salvandy, il est nommé inspecteur général. IL apprend cette nomination de curieuse façon !

Au mois de septembre 1838, comme j'étais dans ma petite ville natale, occupé à me marier, j'appris par le journal que notre ministre de l'époque, M. de Salvandy, venait de me nommer Inspecteur général en titre. Il me fâchait de quitter un pays que j'aimais, des occupations qui me plaisaient, et de changer, dans un moment peu opportun, des arrangements pris.

Cournot fait part à son bienfaiteur et au ministre en personne, que cette promotion subite vient quelque peu contrecarrer ses projets personnels... Ne pouvant pas décevoir celui qui veille sur lui depuis quelques années déjà, il accepte le poste et les époux Cournot rejoignent Paris. Poisson dont la santé devient vacillante use une dernière fois de son entregent pour vanter les mérites de Cournot.

Un an plus tard, en 1839, M. Poisson dont la santé déperissait, me fit choisir pour présider à sa place le concours d'agrégation de mathématiques, mission que j'ai remplie quatorze ans de suite, et qui m'assimilait presque, dans l'opinion de mon corps, aux membres du Conseil royal. C'est ainsi que les circonstances et la confiante amitié d'un homme illustre m'avaient fait regagner rapidement le temps perdu.

A l'avènement du deuxième ministère Thiers en mars 1840, privé du soutien de Poisson décédé, Cournot, pense que la nomination de Victor Cousin comme ministre de l'instruction publique va lui être logiquement fatale... IL se trompe, bien au contraire il conserve son statut, il en sera ainsi jusqu'en 1852 lors des onze prochains changements de ministres de l'instruction à venir. Les régimes politiques se succèdent, les ministres passent, Cournot reste. La valeur et les compétences de l'homme sont reconnues au delà des clivages partisans. Après sa nomination comme chevalier de la légion d'honneur en 1838, il est élevé au titre d'officier en avril 1845.



C'est durant cette période à l'inspection générale de l'université que Cournot fait éditer la majorité de ses publications de mathématiques. En 1841, il dédicace son « Traité élémentaire de la théorie des fonctions et du calcul infinitésimal » à son défunt ami et protecteur M. Poisson.

"A la mémoire de M. Poisson, pair de France, membre de l'Académie des Sciences et du Conseil Royal de l'Instruction publique. Témoignage de reconnaissance et de pieux attachement".

10) AUDIENCE AVEC LE PAPE

A l'automne 1844 Cournot est en Italie, afin de soigner au mieux ses problèmes de vues. Ses yeux le font souffrir de plus en plus. Lors de son passage à Rome, il fait la connaissance de l'abbé Brimont.

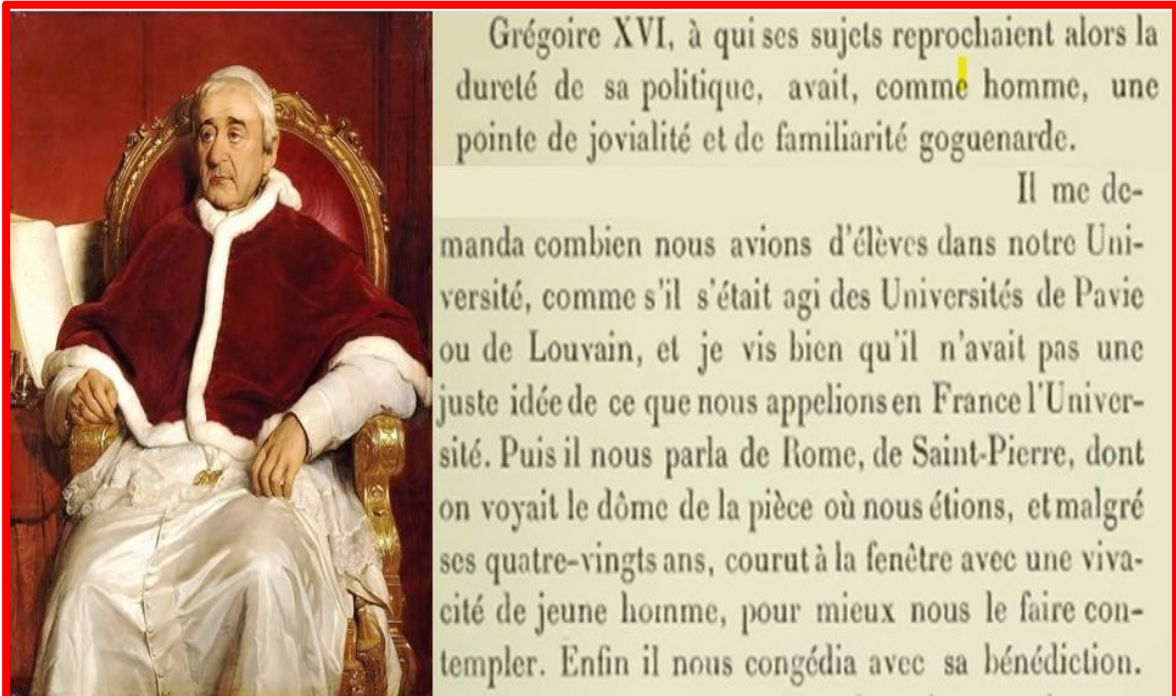
l'abbé de Brimont, me dit que je ne pouvais quitter Rome sans voir le Pape; qu'un religieux français, le Père Vaure, très en faveur auprès de Grégoire XVI, se faisait un plaisir de procurer une audience à ses compatriotes .

Dans sa vie de tous les jours, Cournot manifeste sa foi catholique de façon originale. L'homme, en partie élevé par son oncle jésuite et qui a fréquenté l'école normale et travaille à l'université ou ses pairs sont plutôt Jansénistes, vit sa croyance en dieu en la dégageant des manifestations intempestives et ostentatoires. En arrivant à Rome, il n'aurait pas une seconde penser à cette audience, il accepte l'occasion qui se présente à lui de rencontrer le souverain pontife.

C'est ainsi que quelques jours plus tard :

Je monte dans le plus beau fiacre romain que je puis trouver; et j'arrive sur la place Saint-Pierre, à l'heure dite. Je ne savais trop à qui m'adresser. Enfin l'on m'indique un petit escalier dérobé; je sonne et une vieille femme vient m'ouvrir: j'aurais pu croire que je rendais visite à quelque bon chanoine.

Pour cette audience, Augustin est reçu en compagnie du banquier parisien M. Adam, sa femme, son jeune fils et un de ses amis. Le petit groupe est présenté à Grégoire XVI par le Père Vaure.



Le journal allemand, La Gazette D'Augsbourg, toujours bien informé relate brièvement dans ses colonnes qu'un « principal officier de l'université de France avait eu l'honneur d'être présenté au pape » La parution de cette information précipite le retour de Cournot dans la capitale.

Cela me fit hâter mon retour à Paris, car j'étais parti sans demander un congé à M. Villemain, alors ministre, sachant par expérience qu'on ne pouvait le contrarier davantage,

Cet épisode ne nuit point à la carrière de Cournot, car la santé de Villemain l'oblige à quitter sa fonction de ministre. Le nouveau titulaire du portefeuille de l'instruction publique n'est autre que M. De Salvandy, celui là même qui sous les recommandations de Poisson avait nommé le graylois Inspecteur général...

11) LA REVOLUTION DE FEVRIER 1848

Le 24 février 1848, après trois jours de troubles dans la capitale, la monarchie dite de juillet prend fin, le roi Louis-Philippe abdique. Cournot, dont « **la foi en un monarchisme parlementaire s'est évanouie** » au fil des ans, commente sobrement l'avènement de la seconde république, proclamée le 25 par le député et poète Alphonse de Lamartine.

Après la fuite honteuse des hommes comblés par le Gouvernement déchu, le beau rôle appartient à ces républicains honnêtes qui réussirent provisoirement, au risque de se perdre et leur république aussi, à contenir la mauvaise queue de leur parti.

La mise en place d'un gouvernement provisoire propulse Lazare Hyppolite Carnot* au poste de ministre de l'instruction publique et des cultes. (* 39 ans plus tard son fils Sadi, deviendra président de la république)

A la première réunion où nous nous trouvâmes devant M. Carnot, il nous tint un langage très sensé, avoua que la République était venue à l'improviste et un peu trop tôt, ajoutant que le seul moyen de remédier à cet inconvénient était d'agir sur la jeunesse et de la rendre propre à supporter les institutions auxquelles la génération actuelle était encore imparfaitement préparée.

Afin de marteler l'attachement de la république à l'instruction, il est créé un sous secrétariat d'état en charge des grands travaux d'organisation. Le poste est attribué « à M. Jean Raynaud. Ce dernier imagine une commission des hautes études, à laquelle à sa grande surprise Cournot est convié : « **Je ne connaissais personne et je n'étais ni républicain du jour ni de la veille...** ».

Cela faisait de moi un homme affairé, tant il y avait de séances de commission et de sous-commissions, sans préjudice du courant des affaires au Conseil de l'Université, alors un peu dans l'ombre, et dont je faisais toujours partie. On me supposait un grand crédit et bien des gens m'écrivaient pour me vanter leur républicanisme, en me qualifiant de *Citoyen inspecteur général*.

L'élection d'une assemblée nationale constituante en avril, donne une large majorité, aux républicains modérés de Cavaignac. Dès lors le gouvernement provisoire met en place une commission exécutive chargée d'élaborer et voter une nouvelle constitution.

Je partis à la fin d'avril pour ma tournée universitaire, et j'eus soin de conduire ma famille en province, dans la persuasion où j'étais que l'on n'éviterait pas à Paris quelque conflit sanglant, qui même me semblait nécessaire pour replacer l'ordre social sur ses bases, après la déroute de l'ordre opérée en février.

Le pressentiment de Cournot s'avère juste. La crise économique persiste, l'incertitude quant à l'orientation plus ou moins sociale de la république, incite les détenteurs de capitaux à retirer leurs fonds des banques qui manquent alors de liquidités pour consentir des prêts et soutenir l'escompte. Le chômage grimpe et fin juin de nouvelles émeutes éclatent dans la capitale et de nombreux incidents sont signalés en province et notamment à Marseille.

C'est dans ce climat incertain, que va se dérouler l'élection du président de la république les 11 et 12 décembre 1848.

12) ELECTION PRESIDENTIELLE 1848

Le premier tour de ce scrutin présidentiel se fait au suffrage universel masculin. Louis Napoléon Bonaparte et le républicain modéré le général Louis Etienne Cavaignac qui gère le pays depuis la proclamation de la république, sont les deux principaux candidats. Cournot nous livre les raisons qui conduiront son vote.

Les impressions de 1815 n'étaient pas encore en moi complètement effacées ; je n'avais jamais été grand admirateur du régime impérial ; les tentatives de Strasbourg et de Boulogne n'étaient de nature à provoquer, ni enthousiasme, ni confiance ;

le général Cavaignac avait annoncé de la vigueur, de la probité ; il fallait un républicain pour présider une République ou la protéger de son épée : je votai donc sans hésiter pour le général Cavaignac.

Dès le premier tour l'élection était jouée, Louis Napoléon Bonaparte emportait près de 75% des suffrages et devenait le premier président français élu au suffrage direct. Cette large victoire n'est pas faite pour rassurer Cournot qui craint pour l'avenir...

Il ne s'agissait plus que de savoir si le prétendant serait de taille à soutenir ses prétentions, si l'on serait, d'un autre côté, assez sage pour lui faire sa part, en stipulant quelque chose en faveur des libertés publiques, ou si on lui laisserait tout prendre, en se mettant à la merci d'un coup de main.

Le premier janvier 1849, Cournot et ses collègues membres du conseil de l'université se rendent à l'Élysée pour une cérémonie de vœux et d'hommages au président.

Nous trouvâmes dans le salon d'attente un groupe nombreux de vieux militaires, qui étaient censés représenter les débris des armées impériales, et qui avaient tiré de leurs armoires ou fait fabriquer, pour cette exhibition de circonstance, une collection d'uniformes surannés. L'ensemble tenait plus du grotesque, que du sublime.

La prestance du prince nouvellement élu n'est pas de nature à soulever l'enthousiasme de notre graylois d'origine.

M. Thénard, à la tête du Conseil, adressa au prince quelques mots convenables auxquels il fut répondu avec embarras, à voix si basse, que je ne pus entendre un mot, quoique à quatre pas de M. Thénard. Cette petite taille, ce teint blême, cet œil éteint ne semblaient guère annoncer un fondateur ou un restaurateur d'empire, et je m'en retournai tristement, persuadé que notre salut ne viendrait pas de là.

Un autre soir, lors d'une réception dans les salons du ministère de l'instruction, alors qu'il y avait foule et que la presse était plus nombreuse que d'habitude, Cournot s'interroge sur les raisons de cette agitation :

« Et l'on me dit que le président de la république assistait à la soirée qu'il était tout contre moi, et effectivement en me retournant j'ai vu que je froissais sans m'en douter le frac du futur empereur »

13) DEPUTE POURQUOI PAS

L'élection de Louis Napoléon Bonaparte à la présidence en 1848 va changer en profondeur les institutions de l'instruction publique.

Notre ancienne administration se trouva considérablement modifiée par la création de 86 rectorats départementaux, à la tête desquels furent placées en assez grand nombre des personnes jusque-là étrangères à l'Université, et que le clergé patronait,

Cournot qui a une haute opinion sur ce que devrait être l'école et l'université n'est pas hostile sur le fond à cette réforme, mais il déplore le peu de compétences des personnes mises en place et les dérives que cela entraînera inévitablement.

ces prétendus préfets de l'instruction publique, placés entre l'évêque et le préfet véritable, étaient de beaucoup trop minces personnages pour ce rôle de tiers-arbitres. Bientôt on leur enjoignit de ne rien faire qu'après avoir consulté le préfet, et bientôt de ne rien faire que de l'avis du préfet.

En septembre 1851 cette main mise de l'exécutif sur l'instruction, à travers de simples exécutants, n'est pas du goût de Cournot. Croyant pouvoir influencer sur ces basses manœuvres il se décide à franchir un pas qu'il s'était refusé jusque là.

« Cependant tous ces changements qui m'en laissait présager d'autres me dégoutaient fort de mes fonctions, et me suggérèrent l'idée, bizarre peut-être, de m'en sortir honorablement en m'adonnant à la politique. »

L'exercice de la politique étant incompatible avec ses fonctions, Cournot voit là : « *Le moyen d'obtenir une admission à la retraite, dont la demande autrement eût pu paraître prématurée.* »

Les envies de Cournot d'entrer en politique furent de courte durée, car stoppées nettes le deux décembre 1851.

Quoi qu'il en soit, le coup d'État mit à néant mes velléités un peu tardives, en réduisant de beaucoup la députation de la Haute-Saône, où toutes les places se trouvaient prises,

Privé d'une place à l'investiture dans une liste pour les législatives de 1852, Cournot reste en poste à l'inspection générale avec un avis plus que mitigé sur le régime présidentiel qui s'installe.

En somme, le coup d'État du 2 décembre, bien autrement difficile que celui du 18 brumaire, a été conduit avec une bien plus merveilleuse habileté. Il a montré ce que c'est que la puissance d'une idée fixe, audacieuse, longuement pourpensée, indiquée et dissimulée à propos, attendant froidement son heure.

Comme d'autres, Cournot avait pressenti la volonté du prince président à changer la constitution pour dans un premier temps briguer un second mandat, mais à son sens l'ampleur du coup de force réussi le laissait pantois.

tant il semblait incroyable qu'un homme qui n'avait pour lui ni succès militaires, ni succès de tribune, osât fermer la bouche au parlement, aux journaux, et faire à lui seul une constitution à sa guise.

Moins d'un an après le coup d'état du deux décembre, Louis Napoléon Bonaparte réussissait à rétablir l'Empire.

14) RECTEUR A DIJON

Cournot se sent de moins en moins à l'aise dans le nouveau système et ses problèmes de vue ne font que s'accroître. Lucide face à cette situation, il écrit au ministre de l'instruction publique.

Il n'y a si mince acteur qui ne doive se retirer en temps opportun, sous peine de se survivre à lui-même. Je sentais bien que mon petit rôle était fini et j'adressai par écrit ma demande de retraite.

Pour toute réponse le ministre lui adresse une fin de non recevoir agrémenté de quelques compliments. Quelques temps après ce même Fortoul place Cournot « *pour un temps au conseil impérial de l'instruction publique* » A cette époque Augustin est encore chargé de famille, Pierre son fils unique était né à Gray en 1839. Cournot n'insiste pas pour que sa démarche de retraite anticipée aboutisse. En août 1854, la carrière de Cournot amorce un nouveau virage...

En revenant de ma tournée de 1854, je trouvai une invitation de me rendre au débotté chez le ministre ; c'était pour me proposer le rectorat de Toulouse. Je n'eus garde d'accepter : Toulouse était pour moi une ville absolument étrangère. et c'était la ville de prédilection de M. Fortoul, celle où il avait professé, et où il croyait conserver de l'influence ; il aurait fallu s'y présenter comme son système incarné.

Pour motiver son refus Cournot rétorque « *Que par toutes sortes de motifs personnels, le rectorat de Dijon serait le seul qui pût me convenir ; C'était moins que l'on ne m'offrait et par conséquent l'on s'empressa de saisir ma réflexion au passage.* »

Après 10 ans passés à Paris auprès du Maréchal, deux ou trois années en province et presque seize années à l'inspection générale dans la capitale, Cournot revient « *sans regrets* » au plus près de ses racines.

L'homme, sur son déclin, revient volontiers près de son berceau ; après avoir porté longtemps le titre d'inspecteur général des études, comme l'avaient porté les Ampère et les Letronne, il me tardait de quitter des fonctions singulièrement rapetissées, quoique plus largement rétribuées, et c'était une manière d'en finir.

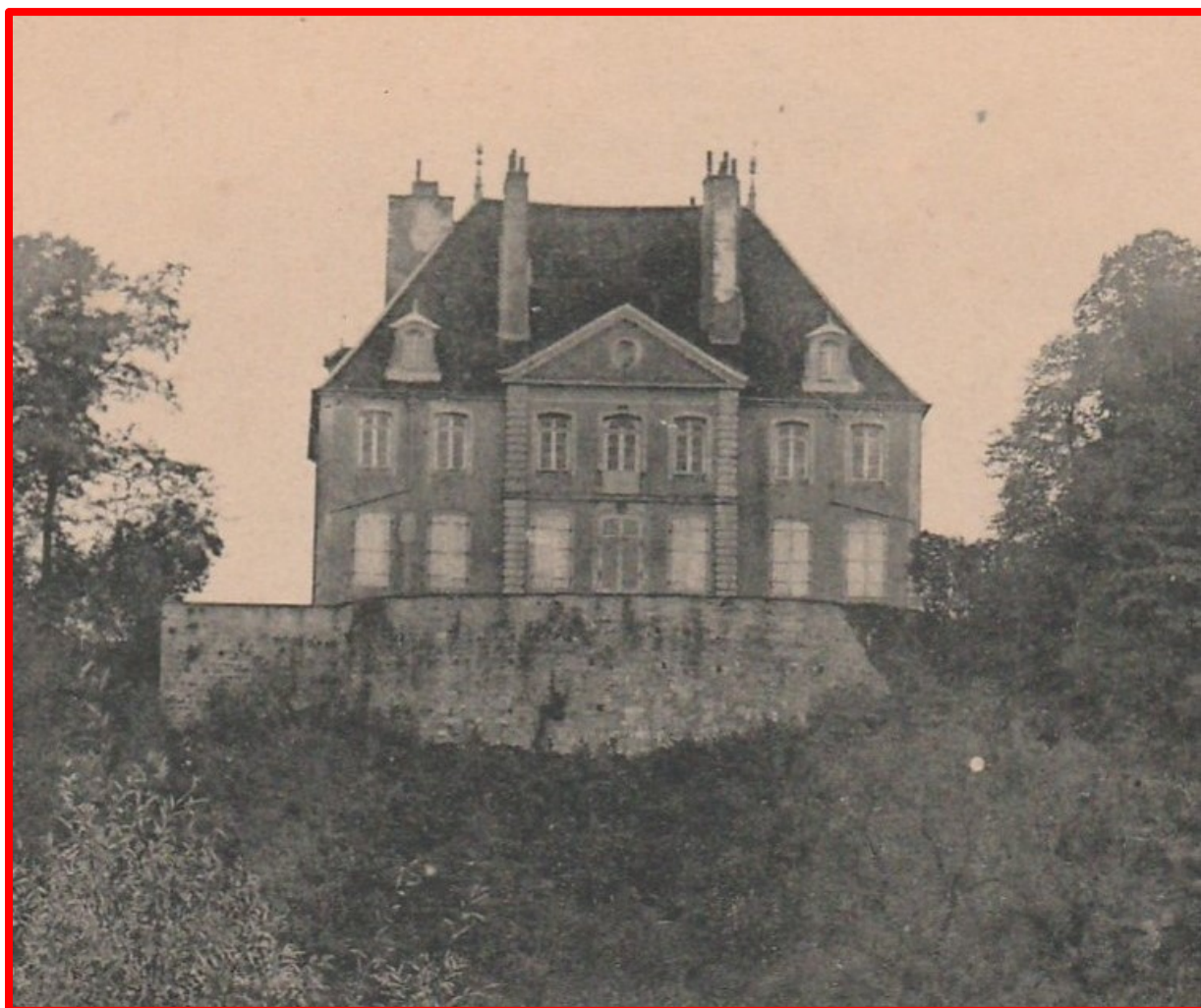
Dans ses mémoires il parle très peu des années passées à Dijon. A ses yeux, cette vie de province n'a « *Rien qui mérité d'être remarqué* ». Pour cette période, il se contente seulement de nous conter une anecdote relative à sa participation, à la commission chargée d'ériger une statue de Napoléon 1^{er} dans la bonne ville d'Auxonne. C'est là qu'il retrouve, « *un conseiller municipal, notaire de l'endroit que je n'avais pas vu depuis quarante ans et qui était le fils de cet honnête bourgeois de Gray, chez lequel se tenaient nos petites réunions royaliste durant les cents jours.* » En fin de réunion, Cournot aborde le notaire et lui tient malicieusement ces propos, sur le comble de cette situation.

« Vous souvient-il, Monsieur, des réunions que nous avons en 1815 chez M. votre père ? et que diraient votre père et le mien, s'ils nous voyaient dans cette commision ? »

Cournot reste en place à Dijon, huit années jusqu'à sa retraite en 1862. Devenu pratiquement aveugle, en 1859, Il dicte ses mémoires à son secrétaire particulier. La tâche terminée, la copie manuscrite est volontairement rangée au fond d'un tiroir. Les feuillets pieusement conservés dans la famille, ne seront édités qu'en 1913.

15) UNE RETRAITE ACTIVE

Après avoir quitté son fauteuil de recteur à Dijon, Cournot aurait pu revenir couler des jours paisibles dans sa contrée natale, dans le château de Vellexon, dont il était propriétaire depuis quelques années déjà. Mais c'était mal connaître notre illustre concitoyen !



Le château de Vellexon ayant appartenu à Cournot

Dans l'alternance du choix entre la vie parisienne et celle du pays graylois, le couple Cournot accordera une forte préférence pour la capitale, endroit dans lequel notre philosophe avait vécu il est vrai la plus grande partie de sa vie. A Paris et alentour, Cournot est dans son élément, il est plus proche des cercles de chercheurs, d'éditeurs.... Infatigable travailleur intellectuel Augustin ne cesse de réfléchir, philosopher, écrire et faire éditer ses ouvrages.

En 1863 il fait publier chez Hachette « Principes de la théorie des richesses ». L'année suivante, la sortie de son ouvrage intitulé « Des institutions d'instruction publique en France » est salué par le journal des débats politiques et littéraires.

« Aussi suffit-il d'ouvrir son livre et d'y jeter les yeux pour le distinguer aussitôt de cette foule d'écrits sur l'éducation et l'enseignement dont nous sommes inondés depuis que, par nous ne savons quelle cause, le charlatanisme a fait sa proie spéciale et préférée des questions pédagogiques. »

Jusqu'aux derniers instants de sa vie, Cournot continuera de délivrer à la postérité ses ouvrages philosophiques, dont il serait ici fastidieux de citer la liste complète. La mort viendra le cueillir, à l'âge de 75 ans passés le 31 mars 1877, à son domicile parisien du numéro deux de la rue de Tournon.



16) UNE RECONNAISSANCE TARDIVE

Tout au long de sa vie, Augustin Cournot aura tenté de démontrer, exposer ses théories et principes à ses contemporains. La multitude d'ouvrages qu'il nous laisse, n'aura de son vivant pas toujours connu la notoriété qu'il était en droit d'espérer...

En toutes choses, et même en philosophie, la mode est reine et souveraine. Qu'un philosophe soit à la mode, et quelque médiocre qu'il soit, des critiques ingénieux sauront bien découvrir en lui des mérites surprenans. Mais malheur à celui qu'un caprice de l'opinion n'a pas consacré! M. Cournot, qui vient de mourir, a encouru cette disgrâce. Il n'était pas à la mode. Dans le cours des quarante années qu'a duré sa carrière d'écrivain, il n'a point trouvé son jour de vogue. Il en convenait lui-même avec une bonne grâce mêlée d'une douce ironie, car il était plus qu'un penseur, il était un sage.

Conscient et peut-être un peu navré de ce relatif insuccès, Cournot dans ses mémoires, exprimera l'espoir d'une meilleure reconnaissance tardive de ses travaux :

« Ceci est comme une bouteille que l'on met à part dans l'idée qu'il viendra peut-être un jour où quelqu'un, s'avisant de l'ouvrir, en flairera volontiers le bouquet séculaire ; Car il y a des choses qui n'ayant d'abord que peu ou point de valeur, en gagne avec le temps. »

Nul n'étant prophète en son pays ! C'est de l'étranger, par le truchement d'économistes renommés tels que Walras, Jevons, Edgeworth, Marshall et Fischer, que la reconnaissance posthume viendra.

Un peu plus tard, les nouvelles générations de savants Français reconnaîtront toute la valeur de ses pensées et écrits. Vous trouverez ci dessous un court extrait d'un article paru en janvier 1906 : Soit près de 29 ans après son décès.

Peu de lecteurs connaissent le nom de Cournot, et pourtant si vous ouvrez le numéro exceptionnel que la *Revue de métaphysique et de morale* (1) a consacré à son œuvre, vous y lirez, sous la signature du regretté Gabriel Tarde, que Cournot est un des hommes de science, de pensée désintéressée que notre pays compte dans son glorieux passé intellectuel ; qu'il est le Sainte-Beuve de la critique philosophique, aussi original que judicieux, aussi encyclopédique et compréhensif que pénétrant, géomètre profond, économiste hors ligne, un précurseur. M. Vacherot, M. Liard, M. de Merigan lui ont consacré de savantes études. Sa réputation nous est revenue de l'étranger.

De nos jours les écrits de Cournot sont encore largement étudiés, ses œuvres complètes ont été totalement rééditées en un nombre d'exemplaires très supérieur à celui des éditions originales. Ses idées, ses pensées sont scrutées et enseignées. En 2022 les élèves de terminales du bac général ont du plancher dans l'épreuve de philo sur une phrase extraite de son livre de 1851 « Fondements de nos connaissances »

La psychologie peut-elle être une science ? Peut-elle prétendre à la rigueur scientifique des sciences expérimentales, physique et biologie ?

Les édiles graylois pour leur part n'ont pas oublié l'enfant du pays en baptisant une partie de l'ancienne rue des Boudins à son nom. A ce premier hommage est venu tout naturellement s'ajouter un second : L'ancien collège des jésuites que notre concitoyen avait fréquenté en son temps, est devenu tout naturellement le lycée Augustin Cournot.